



Le vent des aliénés

Christine BAGES-LIMOGES

15 mars 1964

Anna,

Quatre jours se sont déjà écoulés depuis que j'ai pris la décision de t'écrire, mais dès l'instant où je pose un mot sur la feuille, le vertige me saisit. Mille lettres commencées ont fini jetées. Mille phrases ébauchées se sont tues. Par où débiter ? Par où débiter alors que je ne t'ai jamais offert le moindre mot sur toi, sur ton père, sur tes origines, que tout me paraît si complexe. Alors que je me sens si peu de légitimité, en tant que mère, pour te parler...

A force d'hésiter, de tenter de hiérarchiser les événements, je crains de manquer de temps. Aussi vais-je prendre par le commencement, même si cette entrée dans le récit mériterait, à elle seule, de mêler lieux et années, exigerait tant de précautions.

Anna, mon nom de naissance n'est pas Marie Godin, mais Selma, Selma Gottfried. Je suis née en Pologne à Łódź, le quinze avril 1914. Mes parents s'appelaient Shlomo et Hannah Gottfried. Que te dire d'eux ?

Mon père était médecin, un médecin de famille, aimé et respecté de ses malades. Il soignait hommes, femmes, enfants, sans distinction de religion, d'argent. Notre maison était bâtie à l'angle d'une rue, sur un large carrefour, adossée à un quartier juif plutôt cosu. Sur notre droite se trouvait un faubourg juif de la ville, très populaire, alors que de l'autre côté de la rue, face



Le vent des aliénés

Christine BAGES-LIMOGES

à nous, se tenait la partie chic de Łódź. Père disait toujours : *Que m'importe s'ils habitent devant, derrière, à gauche ou à droite de chez moi ! Je suis homme, je suis médecin et seul le malade m'intéresse.* Les patients qui ne pouvaient payer, il ne leur demandait rien. *Est-ce que je ne gagne pas suffisamment d'argent avec mes riches ?*

Hannah, ma mère, était à la maison. Femme cultivée, elle lisait beaucoup, dans des domaines extrêmement variés. Elle parlait cinq langues : l'allemand, sa langue maternelle, le français que lui avait appris sa nourrice, le yiddish que l'on parlait à tous les repas du soir chez elle, le russe après un séjour de six mois chez une cousine émigrée à l'Est et le polonais.

Le polonais, elle l'avait appris en dernier, après avoir rencontré Père. *La langue la plus facile et la plus merveilleuse du monde*, aimait-elle dire, *car la langue de l'amour !*

Ma mère possédait une aura particulière, j'en eus l'intuition très jeune. On la remarquait, on se retournait sur son passage, on l'écoutait : pour la beauté de son visage, ses traits fins et réguliers ; pour son port altier, son regard, sa présence ; pour son élégance, raffinée et pourtant si naturelle ; pour son éloquence.

Elle aimait inviter, échanger, deviser sur le monde. L'après-midi, elle recevait ses amies ou était conviée chez l'une ou chez l'autre, pour prendre le thé, parler de la vie de Łódź, de politique et de chiffons. Si des enfants



Le vent des aliénés

Christine BAGES-LIMOGES

de mon âge étaient présents, je l'accompagnais. La plupart des maisons où nous passions l'après-midi ressemblaient à la nôtre. Pourtant je me souviens être entrée dans une demeure dont le hall d'entrée était aussi vaste que notre maison, dont la chambre d'enfant où nous nous étions amusées de si courtes heures m'avait semblé une merveille d'espace, de jouets et de livres. J'avais été ébahie de pénétrer dans un tel lieu, et plus encore de voir que Mère paraissait ici dans son élément. Mais elle l'était de la même façon dans les masures où nous allions, parfois, porter des médicaments à des malades de Père.

Certains soirs, mes parents recevaient. J'avais alors le droit de rester avec eux jusqu'à neuf heures, *si j'étais sage*. Je l'étais, *sage*, assise sur un tabouret en bout de table, les bras croisés, tellement fière de me trouver au milieu de cette assemblée. J'aimais écouter ces conversations animées, entendre mon père ou ma mère débattre de leurs idées, tenter de comprendre tout ce qui s'échangeait autour de la table. Je m'accrochais aux mots, je regardais les visages se passionner pour les discussions. Parfois, les échanges étaient vifs entre mes parents. J'entends encore Mère interpellier mon père : *ShloOomo !* disait-elle. La façon si particulière qu'elle avait de moduler le premier *o*, *ShloOomo !* prédisait un argumentaire enflammé. J'écoutais, de tout mon corps. J'ai un souvenir précis de la fascination qu'elle exerçait alors sur son auditoire, de l'écoute des hommes et des femmes présents qui jamais ne l'interrompaient.



Le vent des aliénés

Christine BAGES-LIMOGES

Si mes parents avaient parfois des points de vue divergents, ils possédaient en revanche la même vision d'un monde humaniste et s'unissaient dans les débats pour défendre un Homme bon, une humanité qui progressait.

Mon père et ma mère s'aimaient, profondément, passionnément. Quand ils se trouvaient ensemble, on ressentait, parfois, l'impression d'être de trop. En tout cas, moi, l'enfant unique, j'avais toujours cette sensation de ne plus exister à leurs côtés, un sentiment confus où se mêlaient jalousie et admiration pour ce si grand amour.

Malgré leurs liens si puissants, ils m'aimaient, c'était une autre certitude. Lorsque l'un ou l'autre se trouvait être présent pour moi seule, il savait me combler de sa compagnie, de son attention.

Pour mon père, c'était évidemment plus rare, son travail le tenant éloigné de la maison de longues journées. Chaque soir depuis l'âge de mes cinq ans – comme je l'avais désiré, cet anniversaire ! – j'avais le droit de l'attendre en lisant dans mon lit. Parfois, pour mon plus grand plaisir, ma lecture se prolongeait, longtemps. Je finissais toujours par entendre ses pas dans l'escalier, ses pas si différents de ceux de Mère : plus lourds, plus incarnés. Plus graves. Il s'asseyait sur le bord de mon lit. J'aimais sentir cette odeur de froid, de nuit, de pipe éteinte qu'il m'apportait avec lui. Je l'avais pour moi seule un moment. Je lui racontais les événements, tellement importants, de ma journée de petite fille ; il me parlait de son travail.